

LA JOIE ⁽¹⁾

(1860)

La joie de l'Éternel est votre force.

(NÉHÉMIE, VIII, 10).

Toutes les fois que je lis le livre de Néhémie, je m'arrête ému à cette parole. Quelle grande, quelle belle, quelle profonde parole : « La joie de l'Éternel est votre force ! » Il y a là toute une révélation de sagesse pratique et de vérité évangélique, tout un monde de consolation et de puissance.

Vous savez à quelle occasion elle fut prononcée : Esdras et Néhémie avaient ramené les Juifs de l'exil, et entrepris de rebâtir avec eux le temple de Jérusalem. Assemblés un jour (c'était la fête des Tabernacles), assemblés sur les ruines de leur ville, ils écoutaient les Lévites qui leur lisaient les saintes Écritures ; et, au souvenir de la gloire des anciens temps, à la

(1) Voir la note, page 135.

pensée de la loi de Dieu, à la vue de leur sanctuaire désolé, de l'œuvre immense qu'ils avaient à faire et de leur misère immense, ils se prirent tous à pleurer. Mais on leur dit : « Prenez courage, car c'est ici le jour du Seigneur ; et réjouissez-vous, car la joie de l'Éternel est votre force. » Alors ils se consolèrent, et, de la joie que leur donna l'Éternel, ils allèrent au travail et au combat ; ils remportèrent la victoire.

Nous aussi, mes bien-aimés, nous avons une œuvre, une grande œuvre à faire : nous avons l'Église au dehors et le temple du Saint-Esprit dans notre âme à relever ; cette œuvre, c'est par la joie seule que nous pouvons la comprendre, l'aimer et l'accomplir ; et cette joie, nous ne l'obtiendrons que par la foi, car c'est la joie de l'Éternel, et c'est lui qui la donne.

C'est à la chercher en lui que je viens vous appeler. Oh ! si je pouvais seulement vous faire entrevoir la beauté, la magnificence de votre vocation ! si je pouvais faire pénétrer dans vos cœurs et recevoir dans le mien un rayon de la joie de Dieu, de la joie des élus dans le ciel, et, parmi les détresses d'ici-bas, vous pousser à faire de cette joie l'objet de vos prières !

Essayons, Dieu est si bon ! il nous l'accordera. Nous l'avons invoqué : il nous exaucera. Redoublons de supplications tout en parlant et tout en

écoutant; et que son Saint-Esprit soit avec nous par Jésus-Christ. Amen!

I

Il y a une œuvre à faire pour Dieu sur la terre, une œuvre qui ne peut être faite au ciel, et qui, pour être obscure, enfermée dans la vie d'un pauvre mortel, n'en est pas moins immense, éternelle. Le temps est court, la tâche est grande; les obstacles sont redoutables, et les ouvriers chétifs; mais l'œuvre est de Dieu, il faut qu'elle se fasse, et elle se fera. Et c'est précisément parce que cette œuvre est son œuvre, que le travail nous est doux, que notre carrière a un but, que la vie nous est précieuse, nos souffrances sacrées, et que la terre nous paraît belle. Qui est-ce qui vous a réconcilié avec la vie? disait quelqu'un à Whitefield. — C'est la pensée que je puis faire pour Christ sur la terre ce que je ne pourrai pas faire dans le ciel. Et pourtant, c'était ce même Whitefield qui s'écriait un jour: « Il me tarde d'être arrivé à mes 70 ans et de m'en aller pour être avec Christ! » partagé qu'il était entre la joie de travailler pour Jésus sur la terre, et celle de se reposer avec Jésus dans le ciel.

L'œuvre dont il s'agit est aussi la nôtre; elle

est la même dans tous les âges : il s'agit d'élever le temple de Dieu, ce temple qu'aux jours de Néhémie les Juifs bâtissaient à Jérusalem pour le voir bientôt tomber en ruines et qui, maintenant, fondé sur Jésus-Christ comme sur sa pierre angulaire, assis sur la parole des apôtres et des prophètes, et bâti non plus avec des pierres, mais avec des âmes vivantes, remplit les cieux et la terre. Il s'agit « d'annoncer les « vertus de celui qui nous a amenés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (1 Pierre II, 9) ; il s'agit de répandre sa vérité, et, avec elle, la justice, la liberté, la paix, « jusqu'à ce que « la terre en soit remplie comme le fond de la « mer des eaux qui le couvrent » (Es. XI, 9) ; il s'agit de sauver les hommes et de nous sauver nous-mêmes par la foi, l'espérance et la charité.

Mais, quoique cette œuvre soit partout et toujours la même, elle varie et se renouvelle sans cesse dans sa forme et dans ses instruments. Tantôt c'est une œuvre éclatante : Moïse et Josué conduisant Israël à travers les miracles vers la Terre promise ; tantôt c'est une œuvre obscure et qui marche sous l'opprobre, comme celle des apôtres de Christ. Quelquefois c'est une longue carrière : saint Jean, Oberlin ; quelquefois une course rapide : Jean-Baptiste, Félix Næff. Ici, c'est une vocation de comman-

dement, comme celle de David ou de Frédéric le Sage; là, une vocation d'obéissance comme celle d'Éliézer, le serviteur d'Abraham, ou de la jeune Israélite dans la maison de Naaman. Souvent c'est un ministère de témoignage, c'est Luther, c'est Augustin; souvent aussi c'en est un de douleur, comme celui du martyr Etienne ou de Brousson, le sublime pasteur du désert. C'est une œuvre merveilleusement diverse, dont chaque partie est confiée par Dieu à des ouvriers qu'il met à part et qu'il bénit; et comme « ce n'est pas l'affaire d'un jour ni de deux, » pour parler avec Esdras (x, 13), mais une œuvre immortelle, Dieu se suscite sans cesse de nouveaux ouvriers pour faire le service selon ce qu'il faut chaque jour. Cette œuvre peut sembler de petite valeur, car que sont les courts instants de notre vie et que sont nos efforts pour une si grande entreprise? Et cependant, rien ne l'arrête; elle marche avec et sans ouvriers; elle marche par les revers comme par les victoires; elle marche par le dévouement de ses amis et par les attaques même de ses ennemis, parce qu'elle est l'œuvre de Celui à qui l'or et l'argent, et les cœurs et les royaumes appartiennent, de Celui qui peut, « avec des pierres, susciter des enfants à Abraham » (Matth. III, 9); de Celui qui guide les nuées à travers l'espace et l'humanité vers son but éternel. Quand un ouvrier

tombe, un autre lui succède; quand un porte-étendard faiblit, un autre saisit la bannière. Lorsqu'Élie est enlevé du milieu d'Israël, Élisée apparaît avec une mesure double de son esprit. Lorsqu'Étienne succombe, Saul, son meurtrier, le remplace. L'Église pleure-t-elle un homme qui semblait nécessaire, Dieu le lui rend en quelque sorte et le lui ressuscite par des hommes nouveaux et des grâces nouvelles; il a toujours des soldats pour toutes ses batailles.

Cette œuvre est la plus glorieuse que l'homme puisse concevoir et que Dieu ait jamais révélée à ses créatures, puisqu'il n'y va de rien moins que de « créer de nouveaux cieus et une nouvelle terre où la justice habite » (2 Pierre III, 13); et ce qui est plus encore, de créer des âmes en les renouvelant, en les arrachant à la corruption et à la mort pour les revêtir de l'image de Dieu et les remplir du ciel. Et pourtant, cette œuvre, ce ne sont pas des anges, ce ne sont pas des puissants de la terre, ce sont des faibles, des pécheurs, des pauvres, qui sont chargés de la réaliser. Les anges peuvent contempler les travaux, les combats, les souffrances des serviteurs de Dieu, mais ils ne peuvent pas travailler, combattre, souffrir pour eux. Les anges peuvent transporter Lazare dans le sein d'Abraham, mais ils ne peuvent pas endurer à sa place les ulcères et la pauvreté. Les anges peuvent pren-

dre soin de nos enfants et voir la face du Père de notre Seigneur Jésus-Christ dans le ciel, mais ce n'est pas de leurs lèvres que « Dieu tire le fondement de sa puissance, c'est de la bouche des petits et de ceux qui tettent » (Ps. VIII, 3). Et quant aux puissants de la terre, ils peuvent faire des œuvres d'éclat, de violence, de génie peut-être, mais ce n'est pas à eux qu'est confiée l'œuvre de Dieu.

Et ce qui est admirable dans cette grande œuvre, c'est que chacun de nous y a la sienne, son œuvre propre et personnelle, une œuvre que Dieu a préparée pour lui et pour laquelle il l'a préparé; une œuvre que personne ne peut faire pour moi, ni comme moi, et qui, si je ne la fais pas, ne sera pas faite. — Mais que puis-je faire? dites-vous. Si j'étais un Paul ou un Jean, un Augustin ou un Luther, je ferais quelque chose; mais sans génie, sans études, sans autorité, que puis-je faire? — Ce que vous pouvez faire? Vous pouvez faire précisément ce que Jésus a fait sur la terre. Écoutez-le : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jean IV, 34). Allez et faites de même! Qu'importe que ce soit une œuvre brillante ou obscure, pourvu que ce soit votre œuvre, l'œuvre que Dieu vous a donnée? Qu'importe que vous soyez un Paul, un apôtre ou une humble Lydie, que

vous ayez à fonder un royaume ou à ramasser des brins de paille pour le Seigneur, que vous marchiez au premier rang de la bataille ou que, inconnu et oublié, vous soyez seul à combattre ; qu'importe, pourvu que vous fassiez la volonté de Dieu, pourvu qu'au moment où l'heure du départ sonnera, il vous dise : « Cela va bien, bon « et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton « Seigneur ! » (Matth. xxv, 21). Mais alors, comment puis-je faire cette œuvre ? où puis-je en trouver la force ?

II

« La joie de l'Éternel est votre force, » répond notre texte. Le fond de notre cœur et de notre faiblesse, c'est la tristesse. J'entends non pas la tristesse selon Dieu, celle que nous inspire la repentance ou la charité, le sentiment de nos péchés ou la vue des maux de nos frères, mais la tristesse selon le monde, cette tristesse qui, comme une sombre vapeur, monte de notre âme avec nos convoitises et nos remords, qui est pleine d'ennui, d'aigreur et d'agitation ; cette tristesse qui s'en va répétant : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? et de quoi serons-nous vêtus ? qui se vante, qui se plaint, qui gronde, qui jalouse, qui désespère, qui nous

élève au plus haut des airs pour nous faire retomber au plus profond des abîmes, et que Satan prend là, comme une pierre, pour nous écraser, pour nous dire comme on dit en enfer : Il n'y a plus d'espérance ; tu es perdu, irrévocablement perdu. Il est écrit de cette tristesse qu'elle donne la mort (2 Cor. VII, 10), et c'est bien vrai : elle paralyse toute notre énergie, elle jette l'interdit sur tous nos travaux, elle nous rend désagréables à Dieu, aux hommes, aussi bien qu'à nous-mêmes ; elle empoisonne notre vie, elle tue notre âme et notre corps tout ensemble ; cette tristesse, c'est la malédiction de Satan.

La force de notre vie, c'est la joie. La joie est pour nous ce qu'était pour Samson sa chevelure de Nazaréen : quand elle croît, nous devenons invincibles ; quand elle tombe, nous tombons nous-mêmes impuissants. Je parle ici non de la joie du monde, de ce rire qui effleure les lèvres, de ce plaisir qui enivre l'âme un moment, ou de ces rassasiements de la chair qui font tressaillir d'aise la brute en nous, mais je parle de la joie de Dieu et des hommes de Dieu. C'est là la force ; tout le reste n'est que faiblesse, impuissance, ténèbres et néant. C'est là la vertu des grands cœurs, des cœurs humbles, des cœurs de petits enfants. Vertu puissante qui nous délivre des pensées basses et étroites, qui nous excite à la

confiance en Dieu, qui nous donne le courage de combattre, qui nous rend capables d'aimer et de trouver du bonheur à souffrir pour la cause de notre Maître; qui fait que nous nous oublions nous-mêmes et que nous abondons en actions de grâces.

Vertu délicieuse qui nous fait prendre plaisir à une fleur sur notre fenêtre, à un coin de ciel bleu, à un cantique en famille, plus qu'à tous les plaisirs du monde. Vertu sublime qui, lorsque le poids de nos péchés semble nous écraser, s'élève vers le ciel sur les ailes de l'humilité, et, lorsqu'elle retombe, retombe avec confiance dans les bras, ou du moins aux pieds du Sauveur. Vertu bénie dans toutes les relations d'ici-bas. Oh! qu'elle est bénie la joie au foyer domestique, lorsque les parents rendent avant tout témoignage à l'Évangile par cette sérénité aimable et douce qui prêche Jésus-Christ avant de l'avoir nommé! qu'elle est bénie, lorsque le maître, la maîtresse conduisent leurs ouvriers, leurs serviteurs, non-seulement avec la bonté que nous devons avoir pour tous nos frères, mais avec cette disposition d'âme grave et paisible qui passe comme un cantique au travers des difficultés de la vie commune! qu'elle est bénie au milieu des affaires du monde! Le monde attend un témoignage des chrétiens, et ce témoignage, c'est la joie. Il sent profon-

dément que si la religion est véritable, elle doit répondre à ce soupir profond qui sort du cœur de tous les hommes et qui appelle la paix ; là où il ne la trouve pas, il se détourne avec dédain en disant : Tu n'es qu'un hypocrite ! mais là où il rencontre la joie de Dieu, le plus incrédule, le plus endurci s'arrête attentif, et qui sait si cet être qui semble intraitable, cet être qu'aucun reproche n'a pu émouvoir, ne sera pas vaincu à la vue de la joie et de la charité qui s'épanouit dans un cœur chrétien ?

Sans doute la foi, l'espérance et la charité sont trois vertus divines ; mais il faut y ajouter cette grande vertu, la joie ; car, si la foi est l'arbre, si l'espérance est la fleur, si la charité est le fruit, la joie en est le parfum céleste. C'est là « l'odeur de vie » dont parle saint Paul (2 Cor. II, 15-16), et qu'il portait partout avec lui. Aussi, quand il énumère les miracles que le Saint-Esprit accomplit dans les cœurs, le premier qu'il nomme après la charité, c'est la joie (Gal. V, 22). Mais que dis-je ? cette joie, elle est partout dans l'Évangile. Depuis le premier chant des anges aux bergers de Bethléem : « N'ayez point de peur, car je vous annonce « une grande joie » (Luc II, 10), elle retentit d'écho en écho dans toutes les âmes : parmi ces foules qui se réjouissent d'entendre les paroles de la vie éternelle ; parmi ces malades que Jésus

guérit et qui le bénissent; au matin de la résurrection, près de sa tombe ouverte; dans la chambre haute où il apparaît à ses disciples assemblés et leur dit : « La paix soit avec vous ! » au jour de la Pentecôte, où son Saint-Esprit vient transformer leurs âmes, où ils se mettent à dire les choses magnifiques de Dieu; à l'heure de la persécution, où ils sont « remplis de joie » « d'être trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus » (Act. v, 41), jusqu'à ce qu'elle monte, cette sainte joie, à travers les visions de l'Apocalypse, au sein des félicités et des hymnes du ciel.

La joie est un des grands signes de Dieu dans l'histoire de notre bienheureuse Réformation. Elle apparaît tout d'abord en Luther : sa doctrine, ses prédications, ses cantiques, son cœur, tout en lui respire la joie, la joie d'avoir un Sauveur, la joie d'être délivré du péché, la joie de savoir que « Dieu a tellement aimé le monde, « qu'il a donné son Fils unique afin que qui- « conque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il « ait la vie éternelle » (Jean III, 16); la joie de pouvoir dire : « L'Éternel est ma forteresse. »

Jamais peut-être, depuis que l'Église existe, personne n'a prêché la joie avec de tels épanchements de l'âme, avec de telles contemplations sereines de la figure glorieuse de Jésus-Christ. Quelle joie dans ce cantique qu'il chan-

tait en allant à Worms ! Non, je ne pense pas que, depuis les temps apostoliques, personne ait eu de telles angoisses ni de telles joies, des joies d'enfant, des joies de héros, des joies de martyr. Ce grand don, il l'a eu au complet, et l'a répandu partout où est arrivée sa voix. Il a réappris au peuple chrétien à chanter, à chanter dans l'Église, dans les chaumières, sur les bûchers et dans les tombeaux mêmes. Témoin cette jeune fille qui, condamnée à être enterrée vive pour avoir embrassé le pur Évangile, revêtit une robe blanche, plaça un bouquet sur son sein et se coucha dans sa fosse en chantant un psaume. Et elle chanta, la bienheureuse, jusqu'à ce que la terre qui l'engloutissait eût étouffé sa voix, ou plutôt jusqu'à ce que les anges vinssent l'enlever à ses bourreaux et la faire passer des cantiques de la terre aux cantiques du ciel.

O joie bénie, joie de mon Sauveur, joie des cœurs touchés, viens, viens aussi dans les nôtres; viens nous apprendre à agir, à jouir, à souffrir, à mourir !

III

Mais où est-elle cette joie, et à qui faut-il la demander ? Relisez encore une fois notre texte,

contemplez cette perle divine : « La joie de « l'Éternel est votre force. » Vous l'entendez : la joie qui est notre force, c'est la joie de l'Éternel, c'est donc lui qui la donne.

Son nom le dit assez : c'est lui qui est l'Éternel ; donc il est la source créatrice de toute vie, de toute paix, de toute lumière, et, par conséquent, de toute joie.

Son œuvre entière le montre, et lui-même nous l'apprend : « Je vous ai dit ces choses « afin que ma joie demeure en vous et que votre « joie soit accomplie » (Jean xv, 11). Qu'est-il venu faire sur la terre, sinon nous délivrer de la mort et nous apporter des torrents de joie ? Il n'est pas venu nous montrer Dieu comme « un Maître sévère, prêt à juger, à punir, » il est venu nous parler de son amour éternel, il est venu nous ouvrir ses bras et nous dire : « Vous, « tous les bouts de la terre, regardez vers moi « et soyez sauvés ! » (Ésaïe xlv, 22.)

Notre expérience le prouve, quand son œuvre se fait en nous : que ressentons-nous alors, si ce n'est la joie ? la joie de Dieu, celle que lui-même possède et qui entre avec lui dès qu'il vient habiter en nous ; la joie du pardon, celle d'un pauvre pécheur qui a appris ce que c'est que Christ mort pour nous ; qui cherche ses remords, ses angoisses et ne les trouve plus ; qui oublie sa misère, ses péchés, son « moi haïssa-

ble, » comme dit Pascal, et le monde entier, pour ne plus se souvenir que d'une chose, c'est que Dieu est amour ; la joie de la force, c'est-à-dire la joie de posséder Christ en nous et de pouvoir, par lui, aimer ce que nous détestions et détester ce que nous aimions ; la joie de souffrir, de prier ; la joie de l'œuvre que désormais nous pouvons accomplir pour Christ ; la joie de savoir que nous avons une vocation, une mission sur la terre, que le plus humble et le plus insignifiant de nos travaux est béni, et qu'à chaque jour qui viendra suffira une grâce nouvelle ; la joie de l'espérance de la gloire, la joie de quitter ce corps de péché pour être avec Christ et jouir du repos éternel que Dieu a réservé à ses Saints.

Quelle grâce de posséder une telle joie ! quelle joie d'avoir un tel Dieu ! Que reste-t-il donc, si ce n'est que nous allions à lui :

1^o Par la foi en sa grâce. Ayons le courage de croire à cette grâce, ayons le cœur de nous fier au cœur de notre Dieu, l'intelligence de nous attacher à sa parole et à ses promesses ; ayons le courage de regarder à Jésus mourant et de nous écrier : Certainement, tu es mon Sauveur ! le courage de redire cette prière que Luther aimait tant : « Seigneur Jésus, je suis ton péché et tu es ma justice » ; le courage de croire que « le sang de Christ nous purifie de tout péché »

(1 Jean 1, 7) ; le courage de prendre Dieu au mot quand il nous dit : « La femme peut-elle
« oublier son enfant qu'elle allaite et n'avoir
« pas pitié du fils de ses entrailles ? Mais quand
« les femmes les auraient oubliés, encore ne
« t'oublierai-je pas, moi ! » (Es. XLIX, 15).

2° Par les moyens de grâce. Il faut vouloir nous approcher du Seigneur, car si la foi est une grâce, elle est en même temps un acte de la volonté. Si vous sentez que votre foi est chancelante, que votre cœur est triste, retirez-vous dans votre cabinet, priez, priez encore, et si la joie ne vient pas dans votre âme, ne vous laissez pas, priez toujours, assuré qu'à la fin le Seigneur vous exaucera. Ne vous contentez pas de prier, lisez la Parole de Dieu, ce livre tout rempli d'un arôme céleste, et auquel est attachée une vertu inconcevable. Souvenez-vous aussi de la table du Seigneur ; allez vous unir à lui, vous nourrir de son corps et de son sang, et quand vous reviendrez, disant : « Il est à moi et je suis à lui », — vous saurez ce que c'est que la joie de l'Éternel.

3° Par la fidélité. Employez les moyens de grâce et soyez fidèles ! fidèles d'abord à écarter les mauvaises pensées. « Ce n'est pas contre la
« chair et le sang que nous avons à combattre,
« mais c'est contre les principautés, contre les
« puissances, contre les princes des ténèbres de

« ce siècle, contre les esprits malins qui sont
« dans les airs. C'est pourquoi, prenez toutes
« les armes de Dieu, afin que vous puissiez ré-
« sister dans le mauvais jour, et qu'ayant tout
« surmonté, vous demeuriez fermes » (Éph. vi,
12-13); mais si vous laissez votre cœur ouvert
aux mauvaises pensées, la tristesse surviendra.
Gardez-vous surtout de l'incrédulité! Quelque
trouble que l'ennemi veuille jeter dans votre
âme, « résistez-lui, étant fermes dans la foi »
(1 Pierre v, 9). S'il murmure avec ironie : Com-
ment t'imagines-tu que Dieu veuille s'occuper
de toi? rappelez-vous les promesses, saisissez le
bras du Seigneur et appuyez-vous fermement
sur lui! Écartez la mondanité, l'avarice, les
vains plaisirs; quand la mondanité entre dans
un cœur, la joie en sort. Il n'y a rien qui énerve
l'âme comme la frivolité. Qui peut dire ce qu'il
y a d'épuisement dans les jouissances que le
monde recherche! Mais si vous marchez fidèle-
ment dans le recueillement en Dieu, faisant,
pas après pas, ce que le Seigneur vous demande,
lui-même vous apprendra à tout faire avec joie :
à prier avec joie, à lire sa Parole avec joie, à
vous asseoir avec joie au repas d'amour.

Que le Seigneur vous accorde la grâce d'avoir
envie d'être joyeux! qu'il vous fasse comprendre
que, jusqu'ici, vous avez couru après des fan-
tômes, et que vous avez oublié d'être heureux.

Soyez joyeux, je vous en supplie ; je vous en supplie par l'œuvre que Dieu vous a donnée à faire et par la magnifique vocation à laquelle il vous a appelés ; je vous en supplie par votre tristesse ; je vous en supplie par votre bonheur et par le bonheur que vous pouvez donner à ceux qui vous entourent ; je vous en supplie par votre Sauveur, par ce Sauveur qui a tout donné, qui a tout souffert, qui s'est plongé dans les angoisses de la mort pour vous apporter la joie.

Si vous n'avez pas encore la joie, soyez tristes, je le veux ; mais si vous êtes tristes, que ce soit pour devenir joyeux de la joie véritable.

Puissiez-vous, pendant ce court entretien, avoir été attirés par le Seigneur ! puisse cette joie entrer aujourd'hui dans vos cœurs et s'épanouir dans votre vie !

Que Dieu le fasse ! qu'il vous bénisse, vous tous qui êtes ici ! qu'il vous convertisse, vous qui ne connaissez pas encore le Sauveur ; et vous tous qui le connaissez, qu'il vous affermisse par grâce. Amen !